



Éléments d'une étude psychanalytique sur Jean-Jacques Rousseau

Piriyadit MANIT*

L'étude que voici se veut une psychobiographie de J.-J. Rousseau. Appuyée essentiellement sur *Les Confessions*, elle ne se prétend pas être exhaustive, mais se limite aux « éléments », c'est-à-dire les grands traits de la vie inconsciente de Rousseau, surtout celle ayant trait à la sexualité de ce dernier telle qu'on peut la déduire de son œuvre autobiographique. Cette œuvre, si elle convient à une lecture psychanalytique et qu'on pourrait en attendre une certaine révélation de l'inconscient de son auteur, c'est, comme le remarque à juste titre Jean Bellemin-Noël : « [n]on pas seulement parce que dans ses *Confessions* l'écrivain a accordé une importance déterminante à certains événements de sa petite enfance et de sa vie amoureuse, mais de manière plus précise parce qu'il semble avoir pressenti le rôle d'une écriture libre, propice aux associations révélatrices, allant au-delà du simple souci de dire tout ce que l'on sait de soi (ce qui est le projet des *Confessions*) » (Bellemin-Noël 1991 : 124).

-1-

Dans un de ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Sigmund Freud a étudié la sexualité infantile. Il a trouvé que chez les enfants, les fesses constituent une zone érogène telle que même le châtement portant sur cette partie du corps pourrait provoquer chez les enfants punis une satisfaction sexuelle. Il est intéressant de constater que Freud mentionne *Les Confessions* de Rousseau.

“La stimulation douloureuse de l'épiderme fessier est connue de tous les éducateurs, depuis les Confessions de Jean-Jacques Rousseau, comme une des racines érogènes de la pulsion passive de cruauté. Ils en ont déduit avec raison que les châtements corporels, qui sont pour la plupart appliqués à cette partie du corps, doivent être évités chez tous les enfants dont la libido est susceptible d'être poussée dans les canaux collatéraux par les exigences ultérieures de l'éducation culturelle.” (Freud 1987 : 122)

En ce qui concerne Rousseau, Freud ne s'est pas justifié davantage. Pourtant le lecteur des *Confessions* doit penser sans doute à l'épisode où l'auteur raconte sa pension à Boissy. Là, le jeune Rousseau, alors âgé de huit ans, est mis sous l'autorité de Mlle Lamercier. C'est une institutrice fort sévère. Elle fesse avec sa main les mauvais élèves. Or pour Rousseau, les fessées infligées par la dame sont une joyeuse expérience.

“Comme Mlle Lamercier avait pour nous l'affection d'une mère, elle en avait aussi l'autorité, et la portait quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfants, quand nous l'avions méritée. Assez longtemps elle s'en tint à la menace, et cette menace d'un châtement tout nouveau pour moi me semblait très effrayante ; mais après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente de l'avait été, et ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtement m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avait imposé. Il fallait même toute la

* Assistant Professeur Dr., Section de Français, Université Chulalongkorn

vérité de cette affection et toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avais trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Il est vrai que, comme il se mêlait sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe le même châtement reçu de son frère ne m'eut point du tout paru plaisant. Mais de l'humeur dont il était, cette substitution n'était guère à craindre, et si je m'abstenais de mériter la correction, c'était uniquement de peur de fâcher Mlle Lamercier ; car tel est en moi l'empire de la bienveillance, et même de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.” (Rousseau 1959 : 15)

Il est donc manifeste que Rousseau, qui éprouve de la sensualité par l'intermédiaire de la douleur et de la honte, est un masochiste : sa sexualité est fortement marquée par la passivité. Chez lui, la souffrance physique conduit à l'excitation sexuelle, et cela paraît d'autant plus évident que, quand Rousseau a subi le châtement par sa maîtresse pour la seconde fois, son corps exprime « quelque signe » où se trahit une agitation incontrôlable.

“Cette récidive que j'éloignais sans la craindre arriva sans qu'il y eut de ma faute, c'est-à-dire, de ma volonté, et j'en profitai, je puis dire, en sûreté de conscience. Mais cette seconde fois fut aussi la dernière : car Mlle Lamercier s'étant sans doute aperçue à quelque signe que ce châtement n'allait pas à son but, déclara qu'elle y renonçait et qu'il la fatiguait trop. Nous avions jusques là couché dans sa chambre, et même en hiver quelquefois dans son lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, et j'eus désormais l'honneur dont je me serais bien passé d'être traité par elle en grand garçon.” (Ibid.)

Dans son pacte *autobiographique* dont une grande partie est consacrée aux *Confessions*, Philippe Lejeune se demande : « Quel est ce signe ? S'agit-il d'une formule enveloppée pour désigner, par exemple, une érection ? » (Lejeune 1975 : 70). Cette hypothèse n'est pas invraisemblable car, ce « signe » une fois trahi, l'institutrice traite Rousseau de « grand garçon » avec qui elle ne partage plus la chambre.

Quand Rousseau atteint un âge où il se met aux actes autoérotiques, ses fantasmes masturbatoires affirment un masochisme auquel s'attache fortement sa libido. Dans ces fantasmes, les femmes ne sont que la reproduction de Mlle Lamercier, autrement dit la Maîtresse qui le domine.

“Qui croirait que ce châtement d'enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie, et cela, précisément dans le sens contraire à ce qui devait s'ensuivre naturellement ? En même temps que mes sens furent allumés, mes désirs prirent si bien le change, que, bornés à ce que j'avais éprouvé ils ne s'avisèrent point de chercher autre chose. Avec un sang brulant de sensualité presque dès ma naissance je me conservai pur de toute souillure jusqu'à l'âge où les tempéraments les plus froids et les plus tardifs se développent. Tourmenté longtemps, sans savoir de quoi, je dévorais d'un œil ardent les belles personnes ; mon imagination me les rappelait sans cesse ; uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, et en faire autant de Demoiselles Lamercier.” (Rousseau 1959 : 15-16)

Dans ses fantasmes masturbatoires s'inversent le rôle de l'homme et celui de la femme : Rousseau se contente d'être passif à l'égard de ses filles imaginaires :

“Dans mes sottes fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagants

auxquels elles me portent quelquefois, j'empruntais imaginativement le secours de l'autre sexe, sans penser jamais qu'il fut propre à nul autre usage qu'à celui que je brûlais d'en tirer." (Ibid. : 17)

La passivité est exclusivement le but sexuel de Rousseau, dont la satisfaction sensuelle résulte de sa soumission totale à une femme autoritaire.

"Être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étaient pour moi de très douces jouissances, et plus ma vive imagination m'enflammait le sang, plus j'avais l'air d'un amant transi." (Ibid.)

-2-

Qu'est-ce qui détermine le fantasme masochiste chez Rousseau ? Il semble que Mlle Lamercier ne fait que réveiller ce qui s'endort : pour retrouver la genèse de la sexualité de Rousseau, il faut peut-être remonter à son âge plus tendre.

Rousseau a perdu sa mère en naissant. C'est donc son père, Isaac Rousseau, qui s'occupe de lui. Ce père, profondément chagriné par la disparition de sa femme, se console en prenant son fils unique pour le substitut de sa bien-aimée.

"Dix mois après, je naquis infirme et malade ; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs."

Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte ; mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée ; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer se mêlait à ses caresses ; elles n'en étaient que plus tendres. Quand il me disait : Jean Jacques, parlons de ta mère ; je lui disais : eh bien, mon père, nous allons donc pleurer ; et ce mot seul lui tirait déjà des larmes. Ah ! disait-il en gémissant ; rends-la moi, console-moi d'elle ; remplis le vide

qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-tu ainsi si tu n'étais que mon fils" ? (Ibid. : 7)

Les premières caresses amoureuses que Rousseau connaisse l'orientent ainsi vers la passivité sexuelle. Le contact physique de la part du père transforme le corps de l'enfant en un corps féminin, qui est là pour être embrassé, caressé. Jean Bellemin-Noël note à ce propos : « on sait en outre que son père a été pour Jean-Jacques, privé de mère au neuvième jour de sa vie, un être problématique : à la fois sa mère, puisque parent unique, et cet homme qui lui disait aimer à travers lui son épouse disparue, faisant ainsi de lui l'image de sa propre mère... » (Bellemin-Noël 1991 : 134).

D'autre part, un tel amour paternel doit sans doute influencer le masochisme ultérieur chez Rousseau : chacune des caresses du père lui aurait rappelé sa responsabilité pour la perte de sa mère. Le sentiment de culpabilité conduit au besoin de punition. Rien n'est donc étonnant si plus tard le châtiment infligé par Mlle Lamercier réactivera le masochisme du jeune homme.

-3-

Rousseau, à l'âge adolescent, présente un comportement sexuel fortement marqué par la passivité : l'exhibitionnisme. Il transforme son corps nu en un spectacle : son plaisir consiste à être vu.

"Mon agitation crut au point que ne pouvant contenter mes désirs je les attisais par les plus extravagantes manœuvres. J'allais chercher des allées sombres, des réduits cachés où je pusse m'exposer de loin aux personnes du sexe dans l'état où j'aurais voulu pouvoir être auprès d'elles. Ce qu'elles voient n'était pas l'objet obscène, je n'y songeais même pas, c'était l'objet ridicule ; le sot plaisir que j'avais de l'étaler à leurs yeux ne peut se décrire." (Rousseau 1959 : 88-89)



Cet exhibitionnisme¹ est au service du masochisme, puisqu'en s'exhibant Rousseau se ridiculise devant les autres : il se réduit à un objet d'humiliation.

“Dans cette confiance j'offrais aux filles qui venaient au puits un spectacle plus risible que séducteur ; les plus sages feignirent de ne rien voir, d'autres se mirent à rire, d'autres se crurent insultées et firent du bruit.” (Ibid. : 89)

L'exhibitionnisme permet aussi à Rousseau de se culpabiliser devant les autres. Il s'exhibe puis il se cache dans des allées souterraines pour attendre d'autres victimes. Mais à peine s'est-il caché qu'il est surpris par des villageois. On va le punir, le jeune homme demande pardon.

“En un moment je fus atteint et saisi par un grand homme portant une grande moustache, un grand chapeau, un grand sabre, escorté de quatre ou cinq vieilles femmes, armées chacune d'une manche à balai, parmi lesquelles j'aperçus la petite coquine qui m'avait décelé, et qui voulait sans doute me voir au visage.”

L'homme au sabre en me prenant par le bras me demanda rudement ce que je faisais là. On conçoit que ma réponse n'était pas prête. Je me remis, cependant, et m'évertuant dans ce moment critique je tirai de ma tête un expédient romanesque qui me réussit. Je lui dis d'un ton suppliant d'avoir pitié de mon âge et de mon état ; que j'étais un jeune étranger de grande naissance dont le cerveau s'était dérangé ; que je m'étais échappé de la maison paternelle parce qu'on voulait m'enfermer, que j'étais perdu s'il me fallait connaître ; mais que s'il voulait bien me laisser aller je pourrais peut-être un jour reconnaître cette grâce. Contre toute attente,

mon discours et mon air firent effet. L'homme terrible en fut touché, et après une réprimande assez courte, il me laissa doucement aller sans me questionner davantage.” (Ibid. : 89-90)

Le besoin de punition est ainsi une pulsion inconsciente qui motive l'exhibitionnisme de Rousseau. Il est à remarquer d'ailleurs que le geste du jeune coupable qui demande grâce correspond justement à ce fantasme dans lequel, on s'en souvient, « Être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étaient pour moi de très douces jouissances ». À ce propos, Philippe Lejeune note : « Jean Starobinski a souligné que l'exhibitionnisme n'était pour Rousseau qu'un moyen d'obtenir le châtimement [...] » (Lejeune 1975 : 75).

- 4 -

Un dimanche de mars 1728, rentrant trop tard d'une promenade et trouvant fermées les portes de Genève, Rousseau qui craint d'être battu décide de s'enfuir. Le voilà, avec ses seize ans, sur les routes de Savoie. Devenir catholique, c'est le moyen d'obtenir quelques secours : il est recueilli à Annecy par la pieuse Mme Warens que le jeune homme appellera « Maman » et qui lui laisse, selon l'expression d'André Lagarde et Laurent Michard, « une impression inoubliable » (Lagarde et Michard 1970 : 265). En effet c'est cette Maman qui, au dire de Jean Bellemin-Noël, « fut à deux doigts de le [Rousseau] dévorer tout crû [sic] » et qui « lui imposa un commerce sexuel dont il avait très peur » (Bellemin-Noël 1991 : 132).

Pour Rousseau cette première expérience quant à la relation sexuelle avec une femme lui provoque un malaise, voire une souffrance morale. Le rendez-vous fixé,

¹ L'écriture des Confessions, dans lesquelles l'auteur « met à nu » ses actes sexuels aux yeux des lecteurs, ne pourrait-elle pas être considérée comme un exhibitionnisme sublimé ?

dans huit jours Rousseau s'initiera au monde charnel : or plus le jour s'approche, plus le jeune homme, tout en s'impatiant, se tourmente : il dit par exemple :

"On croira que ces huit jours me durèrent huit siècles. Tout au contraire ; j'aurais voulu qu'ils les eussent durés en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvais, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je désirais, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux." (Rousseau 1959 : 194)

"Comment, par quel prodige dans la fleur de ma jeunesse eussè-je si peu d'empressement pour la première jouissance ? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir ? Comment au lieu des délices qui devaient m'enivrer sentais-je presque dans la répugnance et des craintes ? Il n'y a point à douter que si j'avais pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur." (Ibid. : 195)

L'angoisse sexuelle du jeune homme n'est pas difficile à déchiffrer. Car comment veut-on qu'un homme puisse jouir avec une conscience toute tranquille, si c'est « Maman » dont il s'agit ? Rousseau avoue :

"À force de l'appeler maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils je m'étais accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder quoiqu'elle me fût si chère." (Ibid. : 196)

C'est ainsi que quand tout s'est passé le « fils » confesse avoir commis un inceste :

"Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, et je ne mentis pas. Mon cœur confirmait mes engagements sans en désirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme que j'adorais. Fus-je heureux ? Non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnait le charme. J'étais

comme si j'avais commis un inceste. Deux ou trois fois en la pressant avec transport dans mes bras j'inondai son sein de mes larmes." (Ibid. : 197)

Un nouvel élément de la sexualité chez Rousseau se fait donc jour : c'est un garçon œdipien dont la libido s'attache fortement à l'image mnésique de sa mère.

-5-

Le complexe d'Œdipe chez Rousseau se voit affirmer encore dans le choix de sa conjointe : Marie-Thérèse Le Vasseur. À première vue, ce choix doit être étonnant, puisque cette lingère est ignorante et vulgaire (Lagarde et Michard 1970 : 266). Jamais Rousseau ne peut lui apprendre à bien lire et, bien qu'elle écrive passablement, à peine sait-elle connaître les heures sur un cadran ; elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année, et ne connaît pas un seul chiffre ; elle ne sait ni compter l'argent ni le prix d'aucune chose. De surcroît, le mot qui lui vient quand elle parle est souvent l'opposé de ce qu'elle veut dire.

Mais en réalité ce choix est bien déterminé : Marie-Thérèse Le Vasseur est la remplaçante de Mme Warens, autrement dit elle est substitut de la Maman.

"Il fallait, pour tout dire, un successeur à Maman ; puisque je ne devais plus vivre avec elle il me fallait quelqu'un qui vécût avec son élève, et en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avait trouvée en moi." (Rousseau 1959 : 331-332)

Son prénom est d'ailleurs frappant : « Marie », dans la mentalité occidentale, ne se lie-t-elle pas plus ou moins à la mère ? En outre, on sait que cinq enfants étaient nés de ces relations, et Rousseau les a mis aux Enfants Trouvés. Est-il possible que ces abandons soient influencés par son complexe d'Œdipe ? Soit qu'il tienne vivement à son statut de fils, ne voulant pas ainsi devenir père des cinq enfants, soit qu'il désire l'amour

maternel d'une manière exclusive, ne voulant pas ainsi le partager avec ces enfants, Rousseau se débarrasse des intrus afin de garder sa Maman à lui-seul.

-6-

Nous voici au cœur du fantasme rousseauiste. C'est un masochiste qui a besoin d'être puni par sa mère, incarnée successivement par Mme Lambercier, Mme de Warens et Marie-Thérèse Le Vasseur. Rousseau se sent profondément coupable de la mort de sa mère, Susanne Bernard. Celle-ci le culpabilise : « je coûtai la vie à ma mère », écrit-il au début de l'autobiographie. Dès lors, la conduite de Rousseau est orientée autour de la volonté d'être châtié, corrigé ou bien celle de demander pardon. À qui ? À sa mère bien évidemment. Philippe Lejeune note que pour ce coupable « obtenir le châtimement n'est qu'un moyen de s'imaginer obtenir

l'amour » (Lejeune 1975 : 75). Être fessé par la Maîtresse, se soumettre à la volonté de la Maman, se laisser « enchaîner » au successeur de Maman, selon l'expression de Lagarde et Michard (Lagarde et Michard 1970 : 266), voilà pour Rousseau les moyens d'obtenir un amour maternel. Et si sortir du ventre maternel a causé la mort de la génitrice, ne pourrait-on pas dire que pour réparer cette faute impardonnable, il ne resterait à Rousseau qu'un seul moyen : pénétrer les avatars de sa Mère pour, en quelque sorte, retourner au sein maternel ?

Dans cette perspective, est-ce un hasard, quand ce philosophe, qui a horreur de toute civilisation source de toute corruption, propose de retourner à la Nature, c'est-à-dire à la Mère primitive ?

Bibliographie

- Bellemin-Noël, Jean. (1991). « Les Rêveries du promeneur solitaire : Un passage de la « Quatrième promenade » ». in *Interligne 2, Explorations Textanalytiques*. Presses Universitaires de Lille. pp. 119-147.
- Freud, Sigmund. (1987). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard.
- Lagarde, André et Michard, Laurent. (1970). *XVIIIe siècle, Les grands auteurs du programme*. Paris : Bordas.
- Lejeune, Philippe. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.
- Rousseau, Jean-Jacques. (1959). *Œuvres complètes, T1 Confessions et autres textes autobiographiques*. Paris : Gallimard.